La notion du miracle : réponse à M. Bois

Autor(en): **Bois, M. / Schinz, A.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **30 (1897)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-379637

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LA NOTION DU MIRACLE

Réponse à M. Bois[1].

La critique de notre brochure sur la *Notion du miracle considéré au point de vue de la théorie de la connaissance*, dans la *Revue théologique* de Montauban, critique due à la plume autorisée de M. Bois, nous a profondément peiné. Nous ne sommes pas ému des critiques formulées, mais des procédés de critique. Ou bien notre brochure ne valait pas la peine qu'on en parlât, elle était bien un *Telum imbelle sine ictu* : dans ce cas il nous semble que M. Bois eût mieux fait de conserver sa dignité en n'écrivant pas cinq longues pages pour nous réfuter, et en ne sacrifiant pas au mesquin plaisir d'écraser une mouche avec un pavé. Ou bien notre brochure valait pourtant la peine d'être prise au sérieux, et dans ce cas M. Bois se fût fait honneur à lui-même en apportant plus de conscience à sa critique. Ce qui nous a fait hésiter à prendre la plume, c'est d'une part l'instinctif éloignement que nous éprouvons pour des discussions qui ne sont point engagées sur un ton scientifique; et d'autre part le fait que nous nous trouvons en présence d'un homme occupant dans le monde théologique français une position si éminente. Nous devons à M. Bois, pour ses travaux et à cause de son âge, considération et respect — et malgré la manière dont il a parlé de nous, nous désirerions de notre côté rester vis-à-vis de lui parfaitement révérencieux et correct. Si malgré les efforts que nous ferons, nous ne réussissons pas toujours à paraître ce que sincèrement nous voulons être, la faute en sera à la critique que nous avons à écarter,

[1] Si nous n'avons pas écrit plus tôt cette réponse, c'est que, étant en voyage, nous n'avons pas eu connaissance avant le milieu de septembre de l'article de M. Bois.

non pas à nous — le lecteur en jugera, — et nous en exprimons dès l'abord nos plus sincères regrets à M. Bois. Nous espérons en tous cas arriver à ce que pas une de nos paroles ne puisse être interprêtée comme dépourvue d'urbanité ou entachée soit de mauvaise humeur, soit d'ironie.

Nous n'avons pas à entrer dans une discussion proprement dite. Notre point de vue a été exposé; il est inutile de nous répéter. L'unique objet de ces lignes sera de montrer pourquoi les critiques de M. Bois ne nous atteignent pas.

M. Bois s'étonne que nous ayons pris la peine de lui rappeler l'existence de Kant, à lui qui a été appelé par M. Ménégoz un *néo-kantien*. Mais n'a-t-il pas ajouté lui-même qu'il y a différentes parties dans les écrits d'un homme et qu'on peut s'attacher aux unes, tout en ignorant les autres? Si donc nous disons que M. Bois n'a pas tenu compte de Kant dans tel problème qu'il a abordé, ce n'est évidemment pas de la partie des œuvres de Kant qui peut lui valoir le nom de kantien, que nous entendons parler, mais d'une autre qu'il a méconnue. M. Bois malmène du reste assez Kant pour devoir admettre avec nous que ce nom de *kantien* ne lui revient que d'une façon très relative: « Sa théorie sur le déterminisme des phénomènes est aussi fausse que sa conception de la liberté nouménale est chimérique et insoutenable. La doctrine de la chose en soi est un tissu de contradictions et d'impossibilités qu'écarte irrémédiablement une théorie rigoureuse et profonde de la connaissance, puisque théorie de la connaissance il y a. Le noumène est le type de l'absurdité. » (p. 415) — Cette appréciation de toute une partie de l'œuvre de Kant a sa grande importance ici. Il est difficile d'exprimer plus fortement le peu de cas que l'on fait d'une doctrine que ne l'a fait ici M. Bois.

Pour nous, nous ne pouvons nous empêcher, quand nous nous trouvons en présence d'un penseur de la trempe de Kant et que nous nous heurtons dans ses écrits à une théorie qui nous paraît absurde, de nous dire : C'est un homme dont l'histoire a consacré la mémoire; ce n'est peut-être pas lui qui est absurde, mais moi qui n'ai pas su comprendre; — au moins, suspendons notre jugement. S'il est un esprit si puissant dans tel cas, il ne peut être tout simplement absurde dans tel autre ; même s'il s'est égaré, il n'en est pas moins toujours le grand Kant. Non seulement nous estimons que Kant ne doit jamais être traité qu'avec respect, mais aussi qu'il vivra au moins autant comme l'auteur de la *Critique*

de la raison pure que comme celui de la *Critique de la raison pratique*. Sa théorie de la connaissance (qu'il ne faut sans doute pas confondre avec sa métaphysique, comme le fait M. Bois) a une profonde valeur; mais on lui voue rarement le temps d'étude qu'elle mérite. Nous ne sommes pas seul de cet avis. Celui qu'on a appelé en Allemagne le « grand Zeller, » qui a vécu toutes les phases philosophiques de l'Europe au XIXe siècle, entre autres celle de l'Hégélianisme pour lequel il a longtemps lutté, a fini il y a un certain nombre d'années par dire : Ce que nous devons faire aujourd'hui, c'est de pousser plus avant l'œuvre inaugurée par Kant dans sa théorie sur la connaissance. Cet appel n'a pas toujours été entendu en France comme il l'a été ailleurs. Beaucoup ne savent même pas ce qu'il faut exactement entendre par ce mot de théorie de la connaissance[1]. Et une fois de plus nous exprimons nos regrets de devoir parler, mais nous ne pouvons taire un point si essentiel pour notre cause. M. Bois nous paraît être de de ceux-là. Non seulement il a probablement une idée peu claire de cette discipline (qu'on relise seulement la citation de tout à l'heure, entre autres ces mots : « puisque théorie de la connaissance il y a »); mais il semble ignorer même son existence, car il l'identifie sans cesse avec la logique. La chose, on l'avouera, est grave, et il en résulte que nous n'avions pas tant tort de ne pas nous laisser arrêter, quand il s'agissait de théorie de la connaissance, par l'épithète de *kantien* que réclame M. Bois.

Si maintenant nous en venons à nous-même, comme nous nous appuyons dans notre argumentation sur la théorie de la connaissance de Kant, il est bien évident que M. Bois, ignorant cette théorie, ne pouvait pas nous entendre. Nous ne nous étonnons nullement de son jugement. Nous comprenons — mais on ne demandera pas que nous puissions accepter cela - comment il a pu arriver à réduire notre argumentation au misérable dilemme suivant : « Ou bien vous envisagerez les phénomènes miraculeux

[1] On a à peine le mot. Généralement c'est le terme de *logique* qui sert à désigner la théorie de la connaissance. Ecrivant en français, nous avons usé nous-même de cette expression équivoque, et cela, paraît-il, bien malheureusement; car M. Bois y a vu une intention dépréciative et nous le reproche. « Un peu de logique n'eût pas été de trop avant d'entrer en lice, » disions-nous. Nous sommes fâché que M. Bois ait pris le terme dans un autre sens que celui dans lequel nous l'entendions, nous. En reconnaissant du reste que la tournure de la phrase y prêtait peut-être, nous prenons occasion de rectifier ce malentendu.

comme conformes aux lois, et alors ils cesseront d'être des miracles, ils se confondront avec les phénomènes naturels, ou bien vous les envisagerez comme contraires aux lois et alors ils seront bien miracles, mais ils seront en même temps impossibles et absurdes; car l'idée d'un phénomène contraire aux lois est absurde et contradictoire. » (p. 417, 418 cf. aussi 419.) Nous répétons ici ce que nous avons dit au début. Si c'est là tout ce que M. Bois a trouvé dans notre brochure, pourquoi écrire plus de cinq longues pages pour réfuter un si pauvre raisonnement? pourquoi développer ce qui saute aux yeux de chacun, qu'il y a là sophisme de dénombrement incomplet? Et de là aussi, de cette parfaite méconnaissance du point de vue de notre travail (qui était pourtant si clairement indiqué déjà par le titre, la préface et l'introduction) toutes les autres méprises de M. Bois à notre sujet : de nous attribuer par exemple l'étrange idée de prouver que le miracle n'existait pas, — alors que nous avons expressément dit que nous n'en savions rien, mais seulement que nous ne pouvions pas concevoir un phénomène comme miracle (de même que par exemple un aveugle-né ne peut concevoir ce qu'est une couleur); ou bien de penser que nous avions voulu traiter du miracle dans ses rapports avec les lois naturelles, — alors que nous avons longuement expliqué au début de notre travail qu'il s'agissait du rapport de la notion du miracle avec la *notion* de loi naturelle. De là le fait que M. Bois n'a pas vu ce que nous lui voulions dans notre remarque de p. 10-11, — c'est probablement la raison pour laquelle il n'a pas jugé bon de nous réfuter. De là ses appels à Descartes, Leibnitz et Hume. De là le besoin qu'il ressent de réclamer l'intervention de l'idée de Dieu dans notre travail qui n'a trait qu'au miracle considéré au point de vue de la théorie de la connaissance. De là, en un mot, le reproche d'avoir écrit trente-cinq pages pour ne rien prouver.

On nous dira peut-être que si malentendus et méprises il y a, nous en sommes nous-même la cause. Nous avons manqué de clarté. — Cela est possible. Cependant on nous permettra de faire valoir :

1° Que, écrivant dans une revue scientifique, et mieux, *philosophique*, nous osions espérer connue la théorie de la connaissance de Kant; nous ne devions pas avoir besoin de l'exposer tout au long, nous pouvions nous contenter de la rappeler en peu de mots comme nous l'avons fait. Et si même tout lecteur ne la

connaissait pas, au moins avons-nous le droit de le demander de ceux qui jouent vis-à-vis de nous le rôle de critiques.

2° Nous avons reçu d'hommes occupant dans le monde théologique et philosophique une position éminente (et M. Bois serait probablement assez étonné si nous lui citions certain nom) des témoignages montrant qu'on peut non seulement comprendre, mais même approuver les thèses de notre brochure.

3° Enfin — et ce n'est pas ce que nous apprécions le moins — des étudiants en théologie auxquels nous avions présenté nos idées avant de les publier, n'ont pas été indifférents à notre manière de traiter le problème du miracle. Ce point de vue, nouveau pour eux, leur a fait — si nous en croyons leurs paroles — distinguer où était le point obscur de la question et pourquoi on la discutait si souvent sans réussir à s'entendre.

Il n'est donc pas *absolument* impossible de saisir le sens de notre travail.

A. Schinz.